Zeitschrift: Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA

Herausgeber: Vereinigung für Angewandte Linguistik in der Schweiz = Association suisse de linguistique appliquée

Band: - (2017)

Heft: 105: Comment les apprenants s'approprient-ils la morphologie verbale du français?

Buchbesprechung: Compte-rendu

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Compte-rendu

Stroumza, K. & Messmer, H. (sous la direction de) (2016).
Langage et savoir-faire. Des pratiques professionnelles du travail social et de la santé passées à la loupe.
Genève: Edition des Hautes-Ecoles de travail social.

Les professionnels du travail social et de la santé mobilisent des ressources langagières dans leur pratique professionnelle. Ces ressources ne sont cependant pas uniquement des vecteurs d'information, mais participent pleinement à la définition des identités et des situations, à la constitution des contextes d'interactions entre les professionnels et avec les usagers, et à l'élaboration des cas et problématiques. Elles relèvent ainsi d'un savoir-faire spécifique à l'œuvre dans le déroulement de l'activité professionnelle. Souvent resté(s) tacite(s), ce(s) savoir-faire gagne(nt) pourtant à être analysé(s) et explicité(s) par l'analyste, en particulier dans la perspective de la formation des professionnels. C'est le but que Stroumza et Messmer se donnent au travers de cet ouvrage qui réunit des contributions de linguistes, sociologues, chercheurs en sciences du langage ou en sciences de l'éducation. Ces auteurs, d'appartenances disciplinaires diverses, ont en commun d'adopter une perspective pragmatique du langage, et d'interroger les savoir-faire en termes de processus réflexifs qui accompagnent le déroulement de l'activité (Schön 1994, [1983]). Selon cette perspective, les praticiens construisent leur savoir-faire dans le cours même de leurs activités professionnelles, qu'elles soient écrites ou orales. Il revient alors aux chercheurs d'effectuer un travail de terrain minutieux afin de collecter des données naturelles, de les analyser finement et de localiser les phénomènes qui mettent en valeur, ou parfois remettent en question les savoir-faire des professionnels.

Si l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodolgique sert en partie de cadre théorique pour présenter en introduction le projet éditorial, elle n'est en définitive mobilisée que dans la moitié des articles présentés, ce qui laisse ainsi place à d'autres approches tout aussi fructueuses pour l'analyse et le questionnement du langage en termes de savoir-faire professionnel. Les articles réunis dans cet ouvrage, pour la plupart basés sur des études de cas, se distinguent notamment par la nécessité qu'ils posent ou non, de recourir à la parole des professionnels pour éclairer les actions produites en situation naturelle. Le savoir-faire spécifique des professionnels de la santé ou du social se trouve ainsi décliné en un savoir-faire discursif, qui met en jeu les ressources dont les praticiens disposent pour se raconter en tant que professionnel, avec la distance que le récit permet. Ce savoir-faire discursif fait ici l'objet d'un article (Auchlin 2016), dans lequel l'auteur se propose de développer des outils

© 2017 Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel

spécifiques pour l'analyse du discours comme expérience. La proposition de Antoine Auchlin, bien que théorique, tient compte en particulier de la volonté des praticiens d'améliorer leurs prestations orales et écrites. En même temps, elle ouvre aussi pour les chercheurs une réflexion sur les modalités de conceptualisation du retour fait aux professionnels et aux apprenants (2016: 120).

Si les approches théoriques sont diverses et innovantes, tout en se réclamant d'un héritage commun, on notera l'opportunité de rencontres entre cultures académiques que cet ouvrage initie. En effet, au travers de la contribution Roland Becker-Lenz (2016), le lecteur francophone découvre l'herméneutique objective, méthode de recherche en sciences sociales bien ancrée et développée en Allemagne mais encore ignorée et jusqu'ici non-traduite de ce côté-ci de la Sarine. Si la méthode et sa pertinence pour l'analyse de textes, compris ici comme images, plans, dialogues, etc., sont longuement décrites, une étude de cas clairement détaillée fait sans doute défaut pour que le lecteur puisse juger pleinement de la rentabilité de l'herméneutique objective pour l'analyse des pratiques professionnelles.

On retrouve par contre, notamment dans les contributions de Heinz Messmer et Fabienne Rotzetter, et de Esther Gonzàlez-Martinez, Vassiliki Markaki et Fanny Bovey, une riche illustration de la rentabilité de l'analyse conversationnelle (AC) pour l'analyse des interactions en milieu socio-éducatif et en milieu hospitalier. Chaque article propose un bref mais indispensable état des lieux de l'AC avant d'introduire les spécificités du terrain et l'émergence du questionnement qui a guidé la recherche. On voit notamment se dessiner chez les politiques de la santé et du social, et du côté des institutions, l'intérêt de recourir à une expertise externe, qui se traduit en mandats confiés aux chercheurs en sciences sociales.

Dans "Analyse conversationnelle dans le travail social", Heinz Messmer et Fabienne Rotzetter questionnent la construction des identités des participants lors d'un entretien d'aide dans le cadre de placement extrafamilial en Allemagne. Partant du postulat ethnométhodologique que les statuts et rôles ne sont pas donnés par avance, mais au contraire émergent et sont négociés dans le cours des interactions, les deux auteurs observent comment le processus de "clientification" (2016: 61) inscrit les bénéficiaires de l'aide dans une relation spécifique avec les aidants. Une deuxième étude de cas, fruit d'un travail de terrain mené auprès d'une instance suisse de protection de la jeunesse et de l'enfance, permet de nourrir la réflexion sur l'apport de l'AC pour une meilleure compréhension du travail social, et partant, sur son apport pour la formation des travailleurs sociaux.

Au cœur de la recherche de Esther Gonzàlez Martinez et als., se trouve justement la formation des infirmiers en milieu hospitalier. Voyant leur tâche évoluer vers davantage de coordination des soins, au vu notamment de

l'accroissement des spécialistes qui interviennent tout au long de l'hospitalisation d'un patient, les infirmiers sont appelés à communiquer des informations précieuses, en peu de temps, et à des interlocuteurs divers. Le corpus des auteures est constitué de l'enregistrement de conversations téléphoniques entre infirmières en formation et diététiciennes. L'analyse minutieuse de ces brefs appels montrent comment se mettent en place et se négocient les identités professionnelles et les compétences respectives des intervenants.

Dans "Le langage dans l'activité du travailleur social: technique d'influence et outil d'analyse", le discours oral sert aussi de matériau aux analyses menées par Kim Stroumza dans la prolongation de la réflexion de Auchlin (2016). L'auteure interroge l'articulation de l'aspect technique de la profession d'éducateur, avec cet aspect qui relève plus fondamentalement de la "vocation". Pour aider les futurs éducateurs à saisir les enjeux du travail éducatif, Stroumza propose de faire voir cette articulation en termes de construction située, toujours accomplie localement dans le déroulement même de la relation d'aide. Dans ses analyses d'interactions naturelles entre une éducatrice et une adulte en situation de handicap psychique, l'auteure montre comment le langage, conçu ici comme "technique et support, permet de faire advenir des capacités et des ressources [...] et ne sert pas seulement à exprimer ces ressources" (2016: 198).

Complémentaire aux méthodes et corpus décrits ci-dessus, le travail de Patrick Rousseau traite du passage de l'oral à l'écrit chez les éducateurs chargés de produire un rapport sur une famille, à l'intention d'un juge. D'abord discutées entre collègues, les situations de chaque famille sont ensuite, sur la base de ces échanges, décrites dans un rapport. L'auteur s'intéresse ici à la gestion par l'éducateur de la double mission qui lui incombe: aide à la famille et contrôle de la famille sur demande du juge. Les ressources discursives mobilisées par l'éducateur pour rendre compte au juge de façon objective de la situation de la famille, sans pour autant compromettre la relation de confiance établie avec cette dernière, témoignent de stratégies langagières complexes. L'analyse du marquage énonciatif et de la modélisation dans les rapports écrits a permis à l'auteur de montrer comment l'éducateur, exerçant sur mandat de justice, gère, discursivement, sa double mission.

Finalement, le travail de Nathalie Illic porte sur les documents éthiques soumis aux patients qui se portent volontaires pour des essais cliniques. L'auteure, qui ancre ses analyses dans la perspective de "l'expérience en discours" développée par Auchlin (2016), s'intéresse au contexte discursif de production et de réception de ces documents, et en particulier, à la relation spécifique que ces documents instituent entre les experts et les volontaires, relation fondamentalement asymétrique, au vu de leur position institutionnelle et au vu du domaine d'expérience et d'expertise respectifs.

La spécificité de l'approche de Ilic par rapport aux autres articles présentés dans l'ouvrage tient à la place que l'auteure accorde à l'analyste du discours, lui aussi confronté à l'expérience du matériau discursif qui constitue son corpus. Si la posture radicalement descriptive revendiquée par l'AC ne laisse que peu de place à cet aspect, il en va autrement ici, où on considère que l'analyste ne peut décrire un texte, orale ou écrit, sans lui aussi être confronté à un vécu. Une telle thématisation nous a semblé particulièrement pertinente dans un ouvrage qui se dédie aux professionnels de la santé et du social, mais aussi aux étudiants et chercheurs. En effet, comment initier une réflexion sur le langage et le savoir-faire auprès des praticiens, si cette réflexion n'est pas aussi menée auprès des chercheurs, amenés ainsi à questionner leur propre savoir-faire langagier. En particulier, compte-tenu de l'exigence croissante de transférabilité des savoirs et d'impact auprès des professionnels (Belfiore & Upchurch 2013; Penfield & al. 2014), le chercheur se doit aussi d'engager une réflexion sur son savoir-faire communicationnel, en termes de ressources discursives mobilisables pour assurer la médiation du savoir constitué dans son domaine d'expertise.

En ce sens, il aurait sans doute été profitable de consacrer un chapitre de conclusion à la relation entre professionnels de la recherche et professionnels de la santé et du social. En particulier, le travail d'élaboration et d'approfondissement de connaissances théoriques et pratiques que cette relation permet à chacun des acteurs d'engager mériterait d'être conceptualisé en termes de plus-value pour la recherche en linguistique appliquée et pour la formation des praticiens (Perrin 2012; Berthoud & Burger 2014).

BIBLIOGRAPHIE

Belfiore E. & Upchurch A. (sous la direction de) (2013). *Humanities in the Twenty-First Century: Beyond Utility and Markets*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.

Berthoud A.-C.& Burger M. (sous la direction de) (2014). *Repenser le rôle des pratiques langagières dans la constitution des espaces sociaux contemporains*. Bruxelles: De Boeck.

Penfield, T., Baker M. J., Scoble R. & Wykes M. C. (2014). Assessment, evaluations, and definition of research impact: A review. *Research Evaluations, 23(1)*, 21-32.

Perrin, D. (2012). Transdisciplinary Action Research: Bringing together Communication and Media researcher and practitioners. *Journal of Applied Journalism and Media Studies*, *1(1),* 3-23.

Schön, D. (1994), *Le praticien réflexif. A la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*. Québec: Editions Logiques. (Original publié en 1983).

Laura Delaloye

Université de Lausanne

laura.delaloyesaillen@unil.ch

Compte-rendu

Lane, P. (2016).
Présence française dans le monde: l'action culturelle et scientifique.
Paris: La Documentation française.

Issu d'un séminaire donné au Département de Français de l'Université de Cambridge, cet ouvrage résulte avant tout de l'expérience internationale dans le domaine de la coopération culturelle et scientifique acquise par l'auteur. Professeur des Universités en Sciences du langage, et Vice-Président "Relations Internationales" de l'Université de Rouen Normandie, Philippe Lane fut en effet Délégué Général de l'Alliance française en Australie, Attaché de coopération universitaire au Royaume-Uni et Conseiller de coopération et d'action culturelle, en Jordanie.

Organisé en 7 chapitres (1. L'action culturelle extérieure de la France: une longue tradition historique; 2. L'action culturelle et scientifique, depuis 2010: *soft power or hard power?*; 3. Les protagonistes de la diplomatie culturelle et scientifique: 2011, un nouveau départ?; 4. La diplomatie culturelle et artistique; 5. La diplomatie scientifique et universitaire; 6. La coopération linguistique et éducative; 7. Les moyens de l'action culturelle et scientifique extérieure de la France), suivis d'une conclusion et de différentes annexes, ce livre vise une présentation des différentes politiques extérieures de la France, ainsi que les opérateurs de ces programmes à l'étranger. La France mène en effet de longue date une diplomatie culturelle et scientifique très active dont l'objectif est d'assurer et valoriser sa présence internationale dans les domaines de la langue, la culture, la communication, ou encore l'enseignement supérieur et la recherche. Elle s'appuie sur un réseau de services de coopération d'ambassades et d'établissements culturels, ainsi que sur de nombreux opérateurs et agences spécialisés dans tel ou tel secteur.

Les domaines d'intervention se sont étendus, ces dernières années, aux enjeux globaux essentiels: climat, action humanitaire, droits de l'Homme, environnement et développement durable, gouvernance, tourisme et société civile, coopération juridique et judiciaire, ou encore sport. C'est tout l'objectif du programme "MAEDI 21" qui promeut une diplomatie globale du XXIe siècle.

Le débat public est ouvert: la diplomatie culturelle, au sens large, inventée par la France dès les XVIIIe et XIXe siècles est-elle en danger? Perdons-nous du terrain face à des concurrents nouveaux et toujours plus actifs? Comment le dispositif actuel, au service des artistes et des créateurs, des professionnels de l'enseignement et de la culture, des chercheurs et des intellectuel(le)s, peut-il être amélioré? De ce point de vue, la diplomatie d'influence nécessite une meilleure cohérence de la politique étrangère en développant une

© 2017 Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel

approche intersectorielle, privilégiant les partenariats (régions, villes, entreprises, fondations, etc.).

Une nouvelle agence culturelle, un réseau culturel à l'étranger rénové, une nouvelle plate-forme numérique du réseau à l'étranger, autant d'exemples, parmi d'autres, de cette nécessaire restructuration de notre action dans le monde. Ce livre précise clairement les principaux programmes de la coopération culturelle et scientifique internationale, en précisant les rôles des principales institutions: l'Institut Français, l'agence "CampusFrance" ou encore France Expertise Internationale, sans oublier les réseaux des alliances françaises, celui des lycées français à l'étranger, ou encore des instituts de recherches en sciences sociales.

L'intérêt de ce livre très pédagogique est d'évaluer la mise en œuvre de ces projets culturels et scientifiques en effectuant de constants allers et retours entre les principes et la réalité du terrain, grâce, notamment, à la présence d'encadrés et de fiches qui illustrent, dans différents pays, les succès et les difficultés d'une telle approche. Cela permettra de bien étudier la question du périmètre des établissements à l'étranger, le rôle du réseau et ses relations aux différentes agences, dans le cadre d'une vision d'ensemble et une stratégie la plus cohérente possible. Les questions budgétaires et les choix stratégiques revêtent dans ce contexte une importance cruciale.

Cet ouvrage situe l'action culturelle et scientifique extérieure de la France dans le cadre plus global de l'influence et du rayonnement français dans le monde. A l'heure du développement accéléré des réseaux et des technologies de l'information et de la communication, il importe en effet de lier la coopération culturelle et scientifique aux grands enjeux globaux mondiaux. La culture et la science sont certes des priorités de l'action internationale, mais elles sont également des secteurs d'intervention reliés à la coopération économique et institutionnelle.

En présentant les principaux programmes et les grandes institutions de cette action culturelle et scientifique extérieure de la France, ce livre souligne les forces et les limites de la coopération culturelle et scientifique. Il esquisse également les principales orientations du développement des partenariats nécessaires à l'action internationale.

Après avoir précisé la longue tradition historique de l'action culturelle extérieure de la France, Ph. Lane pose la question de l'action culturelle et scientifique. Il décrit précisément les rôles des principaux acteurs de cette diplomatie et insiste surtout à juste titre sur les priorités culturelles, artistiques, scientifiques, linguistiques ou encore éducatives. Son grand intérêt est enfin de préciser des secteurs moins connus: l'organisation des ressources humaines et les moyens financiers de cette diplomatie.

Il s'agit donc d'un ouvrage rédigé de façon très claire qui intéressera les étudiants et enseignants-chercheurs impliqués dans l'action culturelle et scientifique internationale (programmes d'échanges, de recherche, de formation).

Danièle Flament-Boistrancourt

Professeur émérite, Université de Paris Nanterre

Senior ResearchFellow Leuven

daniele.boistrancourt@kuleuven.be

Compte-rendu

Bronckart, J.-P. (2016).
Pourquoi et comment devenir didacticien ?
Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
Avec la collaboration de Bernard Scheuwly et une postface d'Yves Reuter.

Jean-Paul Bronckart, à la demande de son collègue didacticien Yves Reuter, a réuni quelques-uns de ses textes les plus significatifs pour comprendre l'histoire de la didactique du français depuis l'époque qui a immédiatement précédé ce qu'il est convenu d'appeler en Suisse romande *l'Enseignement renouvelé du français* (Besson *et al.* 1979) jusqu'à la fin du XXe siècle. Le dernier texte de l'ouvrage est initialement paru en 2001, il est consacré au statut de la didactique, et son titre est à lui seul une proclamation identitaire en forme de conclusion et de programme: "*La psychologie ne peut être que sociale et la didactique est l'une de ses disciplines majeures*".

Le choix de textes (dont certains ont été écrits en collaboration avec Bernard Schneuwly) est précédé d'une introduction en forme d'autobiographie intellectuelle qui contextualise les écrits retenus, et les place comme autant de jalons le long d'un parcours personnel. Celui-ci s'inscrit dès le départ sous les auspices de Vygotski et des stars de la psychologie et du développement langagier de l'enfant comme Marc Richelle, Jean Piaget et Hermine Sinclair, sans oublier les linguistes Ruwet et Culioli, dont Bronckart a suivi des séminaires. Une postface d'Yves Reuter, commanditaire de l'ouvrage, parachève ce livre de 158 pages.

Ce petit livre met à disposition six textes qui forment une structure en six chapitres. Le premier est un rapport intitulé "*Perspectives de recherche pédolinguistique*" rédigé à l'occasion du premier congrès de la Société suisse pour la recherche en éducation (SSRE, Lausanne, 1976). A cette époque, les travaux de Jean-Paul Bronckart s'inscrivent nettement en psycholinguistique et il plaide pour que l'enseignement de la langue maternelle s'appuie sur les résultats obtenus lors de tâches expérimentales en laboratoire.

Le deuxième chapitre est un extrait d'une publication collective parue dans les *Cahiers de la section des Sciences de l'Éducation* en 1982, où apparait dans le titre l'expression "didactique de la langue maternelle". La perspective pédolinguistique est abandonnée, le ton est beaucoup plus critique envers l'enseignement du français, notamment à propos du nouveau fundamentum grammatical (on se rappelle que *Maitrise du français*, paru en 1979, s'appuyait radicalement sur la grammaire générative première manière). Les notions métalinguistiques scolaires sont incohérentes, disent les auteurs, elles ne

© 2017 Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel

résistent pas à un examen critique. A ce titre, elles développent davantage chez l'élève le réflexe de la soumission à un ordre établi qu'une motivation à observer le fonctionnement de la langue. Apparait, dans ce texte collectif, la thèse selon laquelle la didactique naitrait de l'insatisfaction des acteurs de l'institution éducative face à une situation de crise. Pour la résoudre elle ferait appel à des spécialistes (les didacticiens) pour tenter d'améliorer l'efficacité de l'enseignement. En cela, la didactique est une technologie.

Le texte du chapitre 3 est paru en 1989, dans un numéro de *Langue française* coordonnée par Robert Galisson et le collègue linguiste de Jean-Paul Bronckart à l'Université de Genève, Eddy Roulet. Le titre du numéro, même s'il est interrogatif (*Vers une didactique du français ?*) marque le retour sur le devant de la scène de la didactique comme discipline universitaire: "Les didactiques sont de retour. Et comme des hirondelles les pédagogues attendent d'elles un printemps qui tarde à venir" (p. 63). La didactique des langues s'est maintenant affranchie de la linguistique appliquée. Dans ce texte de 1989, Jean-Paul Bronckart inscrit l'autonomie et la légitimité scientifique de la didactique à l'intersection des pratiques scolaires de l'enseignement (y compris dans leur dimension historique) et des domaines scientifiques de référence des disciplines enseignées. Pour les langues, il s'agit de la linguistique et de la psychologie, dont on connait le foisonnement théorique et l'aspect peu cumulatif des connaissances développées, ce qui ne facilite pas les choses. L'auteur distingue trois formes de didactique à l'œuvre dans l'institution éducative: une traditionnelle (la plus ancienne) basée sur la répétition et la mémorisation des savoirs ("être compétent dans un domaine, c'est avant tout pouvoir en parler", p. 67), dont l'approche béhavioriste est le prolongement. La deuxième est appelée *didactique cognitiviste*, elle repose sur des situations problèmes pour les apprenants, dont la résolution modifiera leurs représentations en direction des savoirs légitimes des disciplines de référence (constructivisme piagétien, approche typique des mathématiques et des sciences naturelles). La troisième est une *technologie à la fois culturelle, spécifique et autonome*. Culturelle car elle est informée des pratiques scolaires, et notamment de leur ancrage sociohistorique; spécifique et autonome car elle n'est pas contrainte par les théories légitimes des disciplines de référence: "il s'agira de choisir, parmi les nombreuses descriptions scientifiques acceptables, celle qui est adaptée aux objectifs pédagogiques définis" (p. 71). Pour le dire crument (et dans les termes utilisés par Bernard Schneuwly, tels qu'ils restent dans mon souvenir d'une discussion informelle): "peu importe que ce qui est enseigné soit faux du point de vue de la linguistique si cela fait progresser l'élève dans la maitrise de la langue".

Le chapitre 4 propose un texte paru en 1991 dans *Éducation et recherche*, la revue de la Société suisse pour la recherche en éducation. La didactique du français, toujours langue maternelle, est qualifiée dans le titre d'"utopie indispensable" et dans le texte de "discipline naissante". Si la didactique est une

utopie, c'est qu'elle est à la fois une démarche de critique et d'action, une force de proposition alternative aux façons de faire en vigueur. Elle relève d'un projet social et ses propositions éclaircissent, précisent ce projet. Elle cherche aussi à intégrer dans un même questionnement les aspects d'enseignement et d'acquisition/apprentissage. La didactique doit être vue comme une entreprise de maximisation du potentiel d'apprentissage des apprenants. Le texte propose une réflexion sur la didactique des langues comme un type de didactique des disciplines, et relève qu'on peut la faire remonter au XVIe siècle avec l'apparition des premières méthodes d'apprentissage des langues étrangères. La réflexion didactique sur l'enseignement des langues étrangères précède donc celle de la didactique des langues maternelles. On voit apparaitre dans ce texte la notion importante de *pratiques sociales de référence*, dont la didactique doit tenir compte pour définir les contenus à enseigner et les contenus d'enseignement dans la discipline scolaire "français". On trouve aussi l'idée importante dans ce texte que la didactique peut restituer ses emprunts aux disciplines de référence (psychologie, linguistique) *avec un intérêt*. Autrement dit, les disciplines de référence devraient se sentir concernées et s'ouvrir aux données et aux résultats de la didactique plutôt que les snober.

Le cinquième chapitre est un texte paru dans *Les entretiens Nathan IV*, *Enseigner, apprendre, comprendre*, édité par A. Bentolila en 1994. Bronckart revient sur les conditions et les enjeux des projets d'enseignement d'une discipline scolaire, en l'occurrence de celle encore et toujours appelée "langue maternelle"; sur les capacités d'apprentissage des élèves; sur la manière de les reconnaitre et de les exploiter, compétence qui fait partie du savoir professionnel des enseignants.

Dans sa volonté argumentative de combattre la préséance des disciplines scientifiques de référence sur la didactique (cette dernière ne ferait que suivre les avancées scientifiques des premières, c'est faux, dit Bronckart), l'auteur fait remarquer que les préoccupations éducatives d'enseignement de la langue ont largement précédé les préoccupations scientifiques de description de celle-ci.[1] Dans la suite du texte, Jean-Paul Bronckart critique le retour d'un discours proprement réactionnaire sur l'enseignement du français, particulièrement en France. Les producteurs de ce discours veulent revenir aux modèles littéraires de la langue et à une grammaire scolaire traditionnelle (vue comme pleine de bon sens et de vérité, à l'opposé des chinoiseries de la grammaire "moderne»), au nom de la tradition républicaine, mais aussi de la psychologie cognitive, qui voit l'esprit humain comme une entité aux caractéristiques biologiquement fondées, à laquelle il faut se soumettre pour apprendre, comme on l'a toujours

---

1 Mais il ne mentionne pas la Grammaire de Port-Royal. Peut-on dire que sa finalité est liée à l'enseignement de la langue ? Il me semble que non. En revanche, il est clair que les conceptions des linguistes sont influencées par leurs connaissances scolaires de la langue, celles qu'ils ont construites dans leur enfance et dont ils ont parfois bien de la peine à se défaire, *cf.* Berrendonner (1982).

fait avant que l'école soit sous l'influence des pédagogues et des didacticiens. La critique du paradigme naturaliste est menée de manière brillante, et près d'un quart de siècle après la parution de ce texte, il n'a (malheureusement) rien perdu de son actualité. Les temps ne sont plus très vygotskiens.

Le sixième et dernier chapitre est un plaidoyer de 2001 pour une psychologie fondamentalement socioculturelle au sein de laquelle la didactique occupe une place majeure. Jean-Paul Bronckart défend deux thèses affirmées dans le titre de manière un peu provocante (pour rappel: la psychologie ne peut être que sociale; la didactique est un de ses domaines). Dire que la psychologie est sociale par essence revient à dire que les observables de la psychologie sont des faits sociaux, que leur dimension historique et socioculturelle fait pleinement partie de l'objet de la psychologie. Quant à la didactique, elle construit ses propres objets, elle est donc une discipline autonome au sein de la psychologie. Dans ce texte d'une hauteur de vue assez impressionnante, Jean-Paul Bronckart présente sa conception de l'interactionisme sociodiscursif et des processus de médiation formative, compris comme des processus de transformation permanente des individus. C'est pour se dégager de l'applicationisme que la didactique a revendiqué son autonomie, mais la psychologie doit reconnaitre que "les mécanismes vulgaires de socialisation" (p. 143) font partie du développement humain, et que ce dernier ne peut se comprendre à partir d'une vision neurobiologique. La psychologie contemporaine tourne le dos à Vygotski, semble dire Bronckart, mais elle fait erreur, et c'est à la didactique de lui prouver qu'elle a tort.

Dans sa postface, Yves Reuter rend hommage à son collègue, en priant le lecteur/la lectrice de remplacer le nom de Bourdieu par celui de Bronckart dans cet hommage de Bouveresse (2013: 10) au sociologue: "Quand on me demande ce que j'ai appris en lisant Bourdieu et pourquoi j'ai envers lui une dette aussi importante [...], je suis tenté de répondre qu'il m'a obligé non pas à penser comme lui car, sur bien des questions, j'ai toujours pensé et je continue de penser d'une autre façon que lui, mais à penser davantage par moi-même, autrement dit à penser librement".

Belle conclusion pour un livre de 158 pages qui se lisent à la fois comme le parcours singulier d'un grand penseur et comme une histoire de la didactique du français, un peu curieusement toujours accolé de son étiquette de *langue maternelle*. Il faut à mon sens davantage y voir un effet de chasse gardée entre les chercheurs universitaires en FLE et en FLM plutôt qu'un déni de l'augmentation de l'hétérogénéité linguistique des élèves. Le français n'est pas la langue maternelle d'une grande partie de la population, mais il reste la langue de scolarisation. Les conceptions de la didactique des langues défendues dans cette suite de texte s'accommodent fort bien d'une population scolaire aux répertoires langagiers diversifiés, même si j'ai parfois eu l'impression, à la

lecture, que l'élève type que l'on cherche à former est francophone et monolingue.

BIBLIOGRAPHIE

Berrendonner, A. (1982). *L'éternel grammairien*. Berne: Lang

Besson, M.-J., M.-R. Genoud, B. Lipp, R. Nussbaum (1979). *Maitrise du français. Méthodologie pour l'enseignement primaire*. Office romand des éditions et du matériel scolaire.

Bouveresse, J. (2013). *Bourdieu, savant et politique*. Marseille: Agone.

Marinette Matthey

Université Grenoble Alpes LIDILEM

marinette.matthey@univ-grenoble-alpes.fr

Compte-rendu

Hogan-Brun, G. (2016).
Linguanomics. What is the market potential of multilingualism?
London: Bloomsbury.

"You may have come across claims that language skills shortages harm the economy. But what are the facts?" (Hogan-Brun 2016) – In ihrer Monographie setzt Gabrielle Hogan-Brun an, den Nutzen von Mehrsprachigkeit in die Einheitssprache der Wirtschaft umzumünzen. Sie will "lay out the facts for readers to make up their own minds about the interconnections of multilingualism and economics today" (xiii). Das Buch zeigt, warum es sich lohnt, diesem hohen Anspruch gerecht zu werden.

In fünf Kapiteln führt Hogan-Brun ihre Leserschaft von den Anfängen des Handels mit Waren und Wissen (Kapitel 1) bis zu heutigen und künftigen Märkten und ihren sprachlichen Anforderungen (5). Die Kapitel dazwischen gelten den wirtschaftlichen Gesichtspunkten von Sprachen und Sprachgebrauch (2), dem praktischen Umgang mit Mehrsprachigkeit in Öffentlichkeit und Organisationen (3) und, ganz konkret, dem Wert des Lernens einer weiteren Sprache (4). Ein Glossar mit Fachbegriffen und ein Stichwortverzeichnis helfen beim effektiven Stöbern im Band.

Das erste Kapitel, "Trading across cultures: Then and now", zeichnet nach, wie sich Sprache und Wirtschaft in Wechselwirkung entwickelt haben. Vor 150'000 Jahren begann der Tauschhandel, und damit, so Hogan-Brun, die Kommunikation. Waren verkaufen und seine politische Macht ausdehnen konnte dann leichter, wer der Sprachen seiner Nachbarn mächtig war. So sahen sich Händler wie Herrscher pragmatisch angespornt, in Mehrsprachigkeit und in die Entwicklung von Linguae Francae zu investieren, um ihren Einfluss weiter auszudehnen.

Im zweiten Kapitel, "Economic aspects of languages today", verknüpft Hogan-Brun Sprachenpolitik und wirtschaftliche Überlegungen. An den Beispielen von Kanada und der Schweiz bespricht die Autorin wirtschaftliche Folgen sprach-(en)politischer Entscheidungen. Diese Beispiele und viele dem Band explizit und implizit hinterlegte Studien lassen vermuten, dass leichte Mehrsprachigkeit die wirtschaftliche Entfaltung von Organisationen und Gesellschaft begünstigt, während Einsprachigkeit und ausufernde Sprachenvielfalt sie erschweren.

"Managing multilingualism" heißt konsequenterweise das dritte Kapitel. Zu Beginn illustriert ein Reigen von Beispielen die Risiken und Chancen von Ein- und Mehrsprachigkeit: Viele Aviatikunfälle etwa lassen sich deuten als tragische Folgen von Problemen interkultureller Kommunikation. Mit der wachsenden

© 2017 Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel

Mobilität nehmen die Anforderungen an die Mehrsprachigkeit zu. Kommunikationsproblemen Babel'scher Währung vorbeugen könnten Regeln zur Mehrsprachigkeit in Organisationen oder der Einsatz kompetenter Dolmetscher im öffentlichen Diskurs.

"Is learning another language worth it?" – In der Antwort des Buchs auf die Frage im Titel des vierten Kapitels zeigt sich der Mehrwert des "Linguanomics"-Ansatzes, Mehrsprachigkeit ökonomisch zu hinterleuchten. Hogan-Brun zeigt interkulturelle Kommunikation klar als einen Schlüssel zum Wirtschaftserfolg von Ländern wie der Schweiz und internationalen Unternehmen wie Facebook. Deshalb würden zum Beispiel global tätige Firmen kulturell und sprachlich interessierte und gebildete Mitarbeitende suchen und fördern.

Mit dem fünften und letzten Kapitel, "Languages in the marketplace", schließt sich der dramaturgische Zirkel des Buchs, sozusagen eine Spiralwindung weiter oben. Es geht wieder um die Kulturen und ihr Zusammenspiel von Mehrsprachigkeit und Wirtschaftserfolg, aber diesmal um die synchrone Diversität der Kulturen in den Märkten von Gegenwart und Zukunft. Diskutiert werden Stärken und Schwächen von Lösungsansätzen wie Corporate Languages, rezeptiver Mehrsprachigkeit, sowie Outsourcing von Kommunikationsleistungen an Sprachprofis und Sprachmaschinen.

Was also kostet Mehrsprachigkeit und was bringt sie wirtschaftlich? – Hogan-Brun hat die Antwort zu Beginn schon angedeutet: "there is a sweet spot that lies somewhere between using only one language and using too many." (xii) Nach dem Lesen von "Linguanomics" ist viel klarer, wo dieser süße Fleck liegt. Narrativ löst der Band seinen Anspruch, der Leserschaft, die "facts" zu liefern, also klar ein. Praktisch Orientierten dürfte es nach dem Lesern leichter fallen, "to make up their own minds about the interconnections of multilingualism and economics today".

Als wissenschaftlich interessierter Leser wünschte man sich hier und da noch präzisere und umfassendere Quellenangaben. Dieser kleine Mangel lässt sich in einer zweiten Auflage aber effizient und effektiv beheben. Mit dem Mehrwert noch expliziterer Verankerung in den eingeflochtenen Forschungsdiskursen bietet "Linguanomics" nicht nur leichten Zugang zu spannendem Überblickswissen, sondern kartiert auch ein wissenschaftlich bisher kaum bearbeitetes Feld und schöpft damit sein reiches transdisziplinäres Potenzial umfassend aus.

Prof. Dr. Daniel Perrin

ZHAW School of Applied Linguistics

daniel.perrin@zhaw.ch